

## Bulletin d'histoire politique

**Christophe Horguelin, La Prétendue République. Pouvoir et société au Canada (1645-1675), Éditions du Septentrion, Sillery, 1997, 169 pages**

Gilles Piédalue



Volume 7, numéro 1, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060305ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060305ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Piédalue, G. (1998). Compte rendu de [Christophe Horguelin, La Prétendue République. Pouvoir et société au Canada (1645-1675), Éditions du Septentrion, Sillery, 1997, 169 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 7(1), 186–190.  
<https://doi.org/10.7202/1060305ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Christophe Horguelin, *La Prétendue République. Pouvoir et société au Canada (1645-1675)*, Éditions du Septentrion, Sillery, 1997, 169 pages.

Bien articulé, l'ouvrage décrit d'abord les quatre piliers sur lesquels s'appuient le pouvoir de la «première oligarchie canadienne», soit les Hurons, la Communauté des Habitants, le clergé et le réseau des principales familles. Dans le commerce des fourrures, les Hurons occupent le rôle central de cueilleurs et de transporteurs de la matière première. Ils convoient les peaux vers les postes où ils obtiennent en échange des commis de la Communauté des Habitants des vivres et de l'outillage.

Les membres de l'oligarchie coloniale cumulent la majorité des emplois offerts par la Communauté des Habitants dans ce commerce. Officiers mariniers sur les vaisseaux de la Compagnie, gérants et commis dans les comptoirs de traite, membres des divers conseils, les représentants de l'oligarchie accaparent ainsi une partie importante des profits de la traite. La Communauté des Habitants fournit aussi le cadre institutionnel à travers lequel l'oligarchie légitime son pouvoir. Dans cette «prétendue république», par ses procédures de nomination et de gestion d'allure «démocratique», l'assemblée des actionnaires nomme les membres du conseil de direction et adopte ses règles de fonctionnement. Les grands actionnaires contrôlent les principaux rouages de l'appareil administratif. Les petits actionnaires doivent se contenter d'un rôle secondaire dans la direction des affaires de la Communauté.

L'oligarchie coloniale entretient des liens privilégiés avec le clergé. Ces deux factions s'appuient l'une sur l'autre dans la poursuite d'objectifs pourtant distincts. En formation, l'oligarchie a besoin de l'onction du clergé pour légitimer son pouvoir. En pleine ascension, plusieurs de ses nouveaux riches trouvent dans la participation aux activités religieuses une façon d'acquérir un peu de noblesse. Souvent fils de roturiers, les membres de l'élite locale comptent sur cette alliance avec le clergé pour imposer le respect à leur entourage.

Par ailleurs, sans l'aide des marchands, le clergé peut difficilement entrer en contact avec les tribus alliées. L'établissement de missions dans leurs villages représente toujours une entreprise périlleuse. Plusieurs missionnaires avaient payé de leur vie une arrivée improvisée. La solution de plusieurs questions commandait au clergé la recherche d'une alliance avec les principaux habitants. Notons les trois exemples suivants: la vente d'alcool aux indiens, l'établissement de la dîme et la question des exemptions fiscales sur certains produits. Malgré des objectifs différents, les intérêts des deux

factions convergent et se combinent dans la formation d'un puissant groupe de pression. Enfin, les multiples liens matrimoniaux viennent encore renforcer un réseau de relations déjà dense entre les membres de l'élite locale. Ce réseau constitue le quatrième pilier du pouvoir de cette première oligarchie coloniale.

Le pouvoir de la première oligarchie coloniale vacille et s'effondre. 1648-50, les Iroquois dispersent la Huronie. Le principal support de l'oligarchie disparaît. Les petits habitants remplacent les Hurons dans la chaîne de production. Ils réclament pour leur travail une meilleure part des profits. Dix ans plus tard, le second pilier de l'édifice colonial menace de se rompre. Détentrice du monopole des fourrures en Amérique et principal créancier de la Communauté des Habitants, la Compagnie de la Nouvelle-France s'inquiète du retard de la Communauté à remplir envers elle ses engagements financiers. La Compagnie envoie dans la colonie un enquêteur, Jean Péronne du Mesnil.

Péronne débarque à Québec en septembre 1660. Avec l'aide du gouverneur, il tente de faire la lumière sur la gestion de la compagnie coloniale. La Communauté des Habitants pourrait perdre le monopole de traite, privilège accordé par la Compagnie de la Nouvelle-France. Tous les éléments d'un drame sont réunis. Les principaux habitants et le clergé s'inquiètent et réagissent violemment à la présence de Péronne. L'été suivant l'arrivée de l'enquêteur, son fils, qui l'accompagnait, est assassiné en pleine rue pour des motifs restés obscurs. Malgré l'appui du Gouverneur, Péronne doit fuir pour sauver sa vie et faire rapport en France.

Le gouverneur s'entête à poursuivre l'enquête. Il entre directement en conflit avec les membres de son conseil. Sentant leur pouvoir menacé, les «principaux habitants» combinent un changement de régime en Nouvelle-France dont l'Évêque de Québec se fera le principal artisan en France. Dès 1663, la Compagnie de la Nouvelle-France disparaît et la colonie se trouve rattachée au Domaine royal. Rappelé en France, le gouverneur est remplacé. De 1663 à 1664, l'oligarchie coloniale triomphe. Ses représentants occupent les sièges de conseillers du nouveau Conseil Souverain. Avec le gouverneur, l'Évêque de Québec en nomme les membres.

Mais l'arrivée de l'intendant Talon en 1665 vient soudainement bouleverser l'ordre colonial. Le véritable pouvoir se concentre maintenant dans les mains de l'Intendant. Nommé par le roi, celui-ci accapare une part importante du pouvoir dans la colonie. L'Évêque perd bientôt son siège au Conseil Souverain. Dans les années suivantes, le conseil verra son importance se réduire progressivement. Ce changement de régime et un développement plus rapide de la colonie achèveront de réduire le pouvoir de la première oligarchie coloniale.

Avec la pacification des Iroquois opérée par le régiment de Carignan et l'accroissement du flot des immigrants, la colonie connaît une certaine croissance. Autour de l'intendant, une nouvelle oligarchie se forme sur les ruines de la précédente. Surtout composée au début des membres de l'oligarchie locale, la cour de l'intendant regroupe bientôt des officiers de l'administration et de l'armée ainsi que des marchands. Seuls les quelques nobles de l'ancienne oligarchie réussiront à maintenir leur statut social. Les autres membres verront leur pouvoir se réduire, confinés dans des postes honorifiques, réduits au silence et à la soumission par les faveurs que l'intendant leurs accorde encore. Par contre, l'enquête sur les présumés détournements de fonds tournera court. De plus, aucune accusation pour le meurtre du fils de Péronne ne sera portée. L'affaire sombrera lentement dans l'oubli. L'auteur nous fait comprendre que la décadence d'une partie importante de l'ancienne élite était le prix à payer pour l'abandon de ces deux poursuites.

Christophe Horguelin possède un talent pour l'écriture. Son ouvrage se dévore littéralement. Le rythme soutenu de l'écriture, l'utilisation d'un vocabulaire riche et imagé et l'emploi d'un style percutant rendent la lecture particulièrement stimulante. L'auteur tisse une intrigue en liant habilement une affaire de corruption, le meurtre du fils de l'enquêteur, les intrigues entourant un changement de régime et une révolution de palais. Il réussit à réunir tous les éléments d'un drame social ayant pour toile de fond la Nouvelle-France du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'auteur montre une grande habileté pour la synthèse. L'application de la théorie des classes sociales à l'analyse des événements de cette période vient accroître la cohésion et la force du récit. Sa description contrastée et passionnée de l'affrontement entre les classes et leurs factions forme une fresque tout en relief. Horguelin ne laisse rien au hasard. Le moindre événement reçoit une interprétation qui renforce la thèse principale. L'exposé minutieux de faits en apparence anodins compose les éléments d'un habile réquisitoire.

Une étude finale ou préliminaire? Malgré toute l'énergie déployée par l'auteur, plusieurs aspects de sa plaidoirie mériteraient d'être renforcés. Loin d'être achevée, l'œuvre se présenterait mieux comme une hypothèse de recherche. Ainsi le fardeau de la preuve ne reviendrait pas entièrement à l'auteur.

Tout au long de l'ouvrage, la lutte des classes sert de grille d'analyse. Son utilisation révèle les forces en présence et permet une interprétation originale des événements. Par contre, l'interprétation forcée de plus d'un événement dans le sens de sa thèse affaiblit la démonstration. Par exemple, l'accroissement du nombre des rapports violents entre les maîtres et leurs engagés ne peut s'expliquer principalement par le manque d'ascendant des nouveaux riches. Le

verdict d'une attitude prétendument rebelle des Canadiens envers ces roturiers devenus seigneurs repose uniquement sur l'étude de deux cas de sédition. Cette preuve semble bien faible pour soutenir que la colonie devait être un véritable enfer pour les nouveaux riches (p.56-57).

L'auteur ne prend pas suffisamment de temps pour décrire avec précision les factions en présence. Il se contente d'affirmer leur existence et de renvoyer le lecteur à un état des classes postérieur à la période étudiée (p.30). L'étude des liens entre les principales familles fournit portant un matériel riche qui pourrait servir à la description des groupes dominants. Dès cette époque, la densité des liens matrimoniaux tissés entre les différentes familles étonne.

La dramatisation du récit repose en bonne partie sur le degré très élevé de conscience que l'auteur prête aux factions qui s'affrontent. Cette technique donne au récit un caractère très vivant. Par contre, elle conduit l'auteur à faire des affirmations faciles à mettre en doute. Par exemple, «pour les principaux habitants, il suffit de peu, pour jeter à terre trente années de laborieuse ascension sociale. Ils n'ont pas traversé l'océan pour cela!» (p.74). Cette affirmation n'ajoute rien. Au contraire, son caractère gratuit enlève même du poids à la défense de la thèse. Citons un autre exemple: «à partir du moment où le privilège de traiter individuellement cesse de d'être une chimère, l'optimisme des petits habitants s'affiche et les rapports sociaux se teintent de familiarité. L'usage est ici de ne passer devant une habitation, même de condition moyenne, sans être invité à entrer.» (p.54). Cette remarque doit nous convaincre d'un certain degré de nivellement des classes produit par l'entrée des petits trafiquants dans la chaîne de production de la fourrure. Cousue de fils blanc, cette constatation s'apparente plus à une opinion qu'au résultat d'une analyse.

Comme le souligne très justement Horguelin, «l'histoire ne doit pas renoncer à l'évaluation des perceptions des individus dont elle prétend expliquer les comportements» (p.59). Mais le travail sur ce terrain demande une certaine prudence. L'auteur cède plus d'une fois à l'émotion en prêtant trop facilement des intentions aux différents protagonistes, aux différentes factions. Le récit devient vite étouffant, que de noirs complots, que de machinations machiavéliques. Pourtant, pour appuyer ses dires, les preuves documentaires font cruellement défaut, ou pire, elles auraient été détruites par de «sombres comploteurs». La présentation d'un jeu d'hypothèses aurait permis d'ouvrir le débat. En fermant trop vite le récit, en resserrant trop l'argumentation, l'auteur manque de confiance en l'intelligence des lecteurs.

Les événements politiques importants qui se produisaient dans la métropole se répercutaient habituellement dans la colonie. La Fronde des grands du royaume contre le pouvoir royal passe presque inaperçue dans le récit. L'avènement du règne personnel de Louis XIV en 1661 reçoit le même

traitement. Plus d'un fait rapporté par l'auteur trouve probablement son explication dans le processus de raffermissement du pouvoir royal enclenché à partir des années 1650. Ce processus s'accompagne d'une forte centralisation administrative qui conduira à l'absolutisme comme forme de gouvernement. Dans ce contexte, la fonction d'intendant devient un élément de contrôle central dans l'appareil étatique.

En terminant, cet essai sur la dynamique sociale entourant la réforme de 1663 ne manque pas d'originalité. Il ravive un intérêt pour cette période en analysant très habilement un fait divers, celui de l'assassinat du fils d'un enquêteur en mission spéciale à Québec. L'auteur nous fait entrer dans les coulisses du pouvoir de la petite colonie du Saint-Laurent. Le crime apparaît comme le symptôme d'une profonde crise de société, la conséquence directe d'une lutte pour le maintien du pouvoir de la première oligarchie coloniale. Malgré les défauts propres aux jeunes auteurs, Christophe Horguelin se révèle un observateur sensible des luttes pour le pouvoir qui ont secoué la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle.

Gilles Piédalue

Université du Québec à Montréal

**Robert Lahaise, *Une Histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin éditeur, 1998, 767 p.**

On ne peut être que fortement impressionné à la lecture de cet ouvrage de Robert Lahaise. Ses étudiants, à l'Université du Québec à Montréal, ont profité depuis longtemps de ses cours sur la Civilisation traditionnelle au Québec. Impressionné, certes, par l'érudition étonnante de l'auteur — détenteur, il est vrai, de doctorats en histoire et en littérature française — et de la somme non moins étonnante de connaissances que contient cet ouvrage, mais surtout par la façon à la fois didactique et humoristique avec laquelle l'auteur traite d'un sujet qui, sous la plume de moins habiles, aurait pu se limiter à une simple énumération ou nomenclature de genres littéraires et des principales œuvres s'y rattachant au cours de cette période. L'auteur a voulu, au contraire, situer ces œuvres dans leur contexte historique, ce qui justifie l'approche privilégiée et en conséquence le titre de son ouvrage. Titre d'autant plus pertinent, explique Lahaise, que les Québécois, avant la Révolution tranquille, «demeuraient généralement plus que réticents envers "l'art pour l'art"»: aussi la littérature «prolongeait-elle essentiellement l'histoire dans ses thèmes dominants» (p. IX).